

Hommes et Femmes de la radio clandestine

Parler et écouter dans l'ombre

Les Hommes

Les meilleures méthodes du monde ne seraient rien sans les hommes appelés à les mettre en œuvre, et ces hommes étaient difficiles à trouver car les qualités qu'on recherchait en eux étaient presque contradictoires.

Il fallait savoir mener son trafic à toute vitesse sans erreur, ni signes distinctifs, coder sans faute, utiliser ses plans de transmissions à la lettre mais aussi avec initiative et imagination, enfin savoir choisir et changer souvent ses emplacements d'émission et ses boîtes à lettres. Il fallait savoir passer inaperçu, ce qui n'est pas toujours facile quand on est plein de courage et qu'on a vingt ans. Car nous n'avons pas mentionné le courage, mais il en fallait beaucoup pour accepter d'être le gibier d'une chasse sans relâche, au bout de laquelle on sera un jour peut-être cerné par l'ennemi.

Dans ces circonstances, certains se sont suicidés, d'autres ont ouvert le feu et ont été abattus sur place, d'autres encore ont été torturés et ont disparu. Le martyrologe des radios de l'Action est le sujet d'un ouvrage publié par l'Amicale Action sous la signature de Tibor Revesz-Long, ancien Inspecteur national des Transmissions, et qui porte le titre de « Combat des Ondes ».

Cet ouvrage révèle combien l'activité radio clandestine était dangereuse.

Le pourcentage des pertes s'est élevé à 75 % au cours de chacune des années 1941 à 1942 et à 50 % au cours des six premiers mois de l'année 1943.

Il s'est abaissé au-dessous de 25 % au cours de l'année qui s'est écoulée entre le mois de juillet 1943 et le mois de juillet 1944, c'est-à-dire à partir du moment où la nouvelle organisation instituée par les nouveaux plans reçus du BCRA, en juillet 1943, a été mise en œuvre.

Mais l'effet bénéfique de ces plans, bien qu'il fût escompté par leurs auteurs, n'avait pas été vérifié par l'expérience, sauf par celle d'Electre, au moment où les nouveaux opérateurs ont été engagés, si bien que la plupart de ceux-ci ont accepté de travailler dans la perspective terrifiante d'une durée de vie de trois à six mois seulement.

Qu'est-ce qui pouvait motiver chez ces hommes une telle résolution et une telle abnégation ?

Une ambition d'argent ? Mais la solde qui leur était offerte ne dépassait pas le salaire antérieur de chacun d'eux.

Une perspective de vanité ? Mais la consigne était de s'astreindre à paraître plutôt peureux et assez « collaborateur » à son propre entourage.

Le désir de défendre des biens personnels ? Mais combien d'entre eux en possédaient-ils vraiment ?

En revanche, tous savaient que les circonstances donnaient à leur métier de radio une valeur décisive. Dans un monde apeuré, démoralisé, en pleine démission intellectuelle et morale, coupé de toute espérance, chacun d'eux prenait tous les jours contact avec le Commandement Suprême des Alliés. Il apportait une contribution indispensable au salut de son pays, et la recherche forcenée dont il était l'objet de la part de l'ennemi lui en fournissait constamment la preuve.

Il était un être d'exception, une sorte de magicien, mais cela uniquement à ses propres yeux.

On pourrait déduire de ce qui précède qu'il devait être difficile de persuader un homme d'entrer dans ce monde étrange silencieux et furtif du sacrifice consenti, avec pour seul motif l'estime de soi.

Or il n'en était rien.

La difficulté était de trouver des hommes assez libres pour mener la vie clandestine et suffisamment exercés à la lecture au son et à la manipulation des signaux morse pour travailler vite et bien, mais très rarement le problème de la peur a paru compter.

Généralement, les prémisses posées, l'acceptation était immédiate.

Et, en dépit des événements tragiques qui survinrent, aucune désertion ne s'est jamais produite.

Les Femmes

Les femmes aussi ont joué un rôle dans la radio clandestine.

Quand on monte l'escalier qui conduit au bar du « Special Forces Club » à Londres, on est surpris d'apercevoir parmi les photographies de Jean Moulin, de Pierre Brossolette, de Yeo Thomas, du colonel Pickardt et d'autres héros de la Résistance celle d'une ravissante jeune fille, qui a été décorée de la George Cross, haute distinction anglaise qui n'est accordée que « pour un acte du plus grand héroïsme, du courage le plus insigne, accompli dans des circonstances extraordinairement dangereuses ». Il s'agit de la princesse d'origine hindoue, Noor Inayat Khan, qui a été parachutée en France le 16 juin 1943 pour servir d'opératrice radio dans un réseau SOE. Pendant plusieurs mois elle a tenu seule la liaison radio de tous les réseaux SOE travaillant en France, l'ensemble du dispositif radio de cette organisation venant de s'effondrer sous les coups de l'ennemi.

Elle fut arrêtée sur dénonciation, résista à tous les interrogatoires, tenta à deux reprises de s'évader et finalement fut déportée à Dachau où elle fut tuée d'une balle dans la tête le 14 septembre 1944 par un officier SS.

Un de ses interrogateurs qui la questionnait sur sa « terrible mission » confesse n'avoir jamais rencontré « un être aussi remarquable, d'une aussi grande fermeté et d'une abnégation aussi profonde ».

Dans les réseaux radio de la France Combattante, nombreuses furent les femmes qui en partagèrent les risques.

Notons par exemple chez Electre le cas de la femme du fondateur de ce réseau et celui de la femme de son troisième chef.

L'une et l'autre furent arrêtées successivement et elles ne révélèrent rien des secrets redoutables qu'elles détenaient. La première fut même menacée de voir son bébé d'un an martyrisé sous ses yeux, mais elle ne perdit pas son sang-froid et sut égarer ses interrogateurs au point qu'elle fut libérée au bout de quatre mois de prison.

La seconde pratiqua si bien l'art des crises de nerfs qu'elle abrégea ainsi les tortures qui lui étaient infligées, ce qui ne l'empêcha malheureusement pas d'être envoyée à Ravensbrück d'où elle revint à la fin de la guerre.

D'autres encore ont été parachutées d'Alger en zone occupée pour y accomplir d'importantes missions. Elles étaient onze et cinq d'entre elles ont péri.

L'une d'elles, Elisabeth Torlet, fut fusillée le 6 septembre 1944. Quatre de ses camarades, Marie-Laure Cloarec, Eugénie Djendi, Pierrette Loin et Suzanne Mertzizen sont mortes en déportation à Ravensbrück. De renseignements non confirmés, mais qu'il faut considérer hélas comme probables, les trois premières auraient été pendues le 19 janvier 1945.

Un de nos réseaux radio découvrit un jour un excellent abri pour effectuer ses émissions. C'était l'appartement d'une prostituée qui le mit à la disposition de ce réseau pendant les heures où elle ne l'occupait pas et cela sans aucune restriction ni rémunération et pendant toute la durée de la guerre. Abri rêvé, silencieux, disponible à heures fixes, fréquenté très naturellement par des hommes inconnus et discrets. Quand on pense aux rebuffades effrayées qu'essuyaient parfois nos agents de liaison lorsqu'ils sollicitaient un abri à n'utiliser qu'une seule fois, on est surpris d'avoir obtenu d'un coup une acceptation aussi permanente en dépit du risque mortel que celle-ci impliquait. A la libération cette femme ne se fit pas connaître et disparut, ayant ainsi partagé nos périls et dédaignant nos triomphes.

En écrivant ce récit on ne peut se défendre de penser à la surprise qu'éprouvera le chercheur qui voudra étudier la sociologie de la Résistance.

De cette princesse hindoue dont le nom appartient déjà à l'Histoire, à ces cinq martyres, et à cette courtisane à jamais inconnue, se déploie l'éventail immense des femmes qui ont apporté leur aide à la Résistance ou qui y ont participé pleinement, certaines d'entre elles ayant fait preuve d'une volonté, d'un courage au-delà de toute mesure et parfois même d'une déconcertante audace.

Les auxiliaires des radios clandestins

Les Centres de transmissions de l'Action, comme le réseau Electre avant la création de ceux-ci, comme les Centres d'antennes des réseaux de renseignements par la suite, étaient organisés d'une façon identique :

- un chef,
- deux radios d'émission,
- un radio de réception,
- des auxiliaires, en nombre variable, agents de liaison et de protection.

Le radio de réception, du fait que son rôle consistait à recevoir les émissions « en l'air » des Centrales anglaises sans émettre aucun signal, même pas pour accuser réception de celles-ci, ne courait pas un danger particulier, c'est-à-dire pas un danger plus grand que l'organisation qu'il desservait. Il pouvait donc se rapprocher de celle-ci sans la compromettre et le plus souvent il résidait tout à côté du chef, de manière à lui remettre immédiatement les messages qui lui étaient destinés.

Tout autre était le comportement des radios d'émission dont le trafic était reçu par l'ennemi et qui étaient par conséquent, l'objet des recherches immédiates de celui-ci.

Ils étaient en déplacement continu, mais pour diminuer le danger qu'ils couraient, ils ne devaient transporter aucun émetteur, aucune arme, aucun message, aucun quartz, de manière à avoir de bonnes chances d'échapper aux arrestations provoquées par des fouilles de routine aux barrages de la gendarmerie allemande.

Mais il fallait bien que les émetteurs soient changés d'emplacements, les émissions couvertes par des gens armés, les boîtes aux lettres relevées, les emplacements d'émission renouvelés, etc., et cela c'était le travail humble mais dangereux des auxiliaires. Il s'agissait, en général, de jeunes gens ou de jeunes filles qui jouaient le rôle de la « Quadrilla » du matador.

A eux les refus épouvantés de la part des gens qu'ils sollicitaient pour des emplacements d'émission nouveaux, les veilles sous les armes, les surveillances à la jumelle et les longues marches à pied, à eux aussi dans les pires des cas les arrestations et les interrogatoires...

J'ai connu un radio qui observait les règles sus-indiqués toutes les fois que la route était déserte et le danger lointain, mais qui saisissait l'émetteur que transportait son auxiliaire dès qu'un barrage les obligeait à parlementer. Dieu merci, il avait un visage d'archange et il a toujours poursuivi sa route.

Ces modestes et intrépides auxiliaires ont joué un rôle important dans les organisations de radio clandestine et les sentiments les plus affectueux les ont toujours attachés aux trois radios du groupe et à son chef. C'est pourquoi, après la guerre, lorsque les radios de l'Action se sont associées dans une Amicale et lorsque les auxiliaires de ces radios ont demandé timidement à en faire partie, c'est avec enthousiasme que leur demande, si légitime, fut acceptée en témoignage de la reconnaissance que méritaient tant de services passés.

Une école de radios

La rareté des opérateurs professionnels, les précautions qu'il fallait prendre pour s'opposer aux tentatives d'infiltration par des agents ennemis, enfin les pertes subies chaque jour, ont eu pour effet de maintenir en permanence le nombre des opérateurs clandestins en exercice au-dessous des besoins de la Résistance.

Un effort extraordinaire fut accompli au sein des transmissions de l'Action pour résoudre ce problème.

Voici comment Claude Wolf, pseudo « Indien », a raconté comment il prit l'initiative de former sur place des radios clandestins et comment il y réussit :

« Dites-donc, mon vieux, vous ne m'avez jamais expliqué comment fonctionnait ce centre d'instruction clandestin en zone Sud, puis en zone Nord d'où vous m'avez expédié près de 50 radios à partir d'octobre 1943. Je suppose que maintenant le secret peut être levé ? »

Cette question fut posée en 1975 par le docteur Revez « Créole », chef du réseau « Transmissions Actions », à son ancien adjoint technique.

L'habitude du secret et du cloisonnement avait joué pendant trente ans.

Rappelons qu'après la fameuse réorganisation des transmissions de juillet 1943, il subsistait un problème sérieux : la pénurie aiguë d'opérateurs radio. A quoi tenait-elle ?

A cette époque, le principal recrutement se faisait à Londres où les professionnels étaient quasiment inexistantes. Il restait donc des jeunes gens pleins de bonne volonté, mais n'ayant jamais entendu un signal morse ni touché un émetteur radio.

Finalement, au bout d'une formation de plusieurs mois, l'on disposait d'un opérateur débutant, peu rompu au trafic, facilement repérable et peu expéditif. Hormis ces débutants, étaient également parachutés en France quelques radios de l'armée, leur nombre total restant très en deçà des besoins réels.

En France la situation était inversée : il n'était pas question d'engager comme opérateurs radio du personnel non spécialisé mais il fallait se méfier des tentatives de pénétration de nos organisations par l'ennemi.

Et Claude Wolf expliqua : *« Un certain nombre de volontaires, issus du service des transmissions de l'Armée d'Armistice mais démissionnaires de celle-ci avant sa dissolution, s'organisèrent en vue d'actions clandestines puis s'engagèrent dans l'Armée Secrète dès sa création et furent, de ce fait, incorporés dans nos réseaux. »*

Par ailleurs, il nous fut indiqué une véritable mine d'opérateurs professionnels, les "aiguilleurs du ciel" (Service de Télécommunication et de Signalisation. STS).

Il restait à inculquer, à plusieurs dizaines de volontaires, une formation complémentaire de clandestins, en respectant les règles de sécurité, en les cloisonnant les uns des autres, en parant aux éventuelles infiltrations possibles lors du recrutement.

Voici comment tous ces objectifs ont été atteints ; au départ, la sélection de recrues sûres était faite par un employé du même service travaillant déjà pour nous. La recrue devait se rendre dans un café désigné, situé face à sa gare d'arrivée. Son signalement était connu, il était surveillé à son insu par un agent de liaison chevronné. Le contact n'était établi que si l'impression était favorable.

La nuit venue, le candidat était conduit en voiture — par un itinéraire volontairement compliqué — jusqu'à une ferme isolée. Là, il devait attendre, sans en sortir, la visite de son instructeur, souvent pendant plusieurs jours. Cet isolement constituait une épreuve de sécurité supplémentaire. Enfin, si tout paraissait favorable, l'instruction commençait.

Celle-ci réservait à notre radio professionnel un certain nombre de surprises. La plus grande était la découverte du matériel tout à fait nouveau, miniaturisé : les émetteurs qu'il connaissait étaient de véritables armoires, celui qu'il avait devant lui tenait dans une mallette de 4 kg.

Il restait donc à enseigner à notre radio de métier, celui de radio clandestin : au cours d'une série de visites de son instructeur, il lui fallait :

— se familiariser avec le nouveau matériel,

— apprendre les procédures de contact et de trafic imposées par nos plans de travail : appels aussi courts que possible, fréquents changements de longueur d'ondes, durée totale de chaque émission strictement limitée,

— pratiquer le codage et le décodage des messages,

— enfin, et surtout, s'imprégner des règles de sécurité, condition de survie : méthode de recherche et de sélection de lieux d'émission (asiles), précautions pour le transport du matériel et des messages, protection pendant les émissions, etc.

Le séjour de l'élève durait entre une et trois semaines, après quoi il recevait son affectation. Sa double qualification professionnelle et son entraînement à la clandestinité en faisait immédiatement un opérateur extrêmement efficace.

Une vingtaine de fermes isolées, situées dans la même région, ont ainsi servi de lieu d'instruction. Un unique radio-instructeur les visitait à tour de rôle.

Il faut souligner le double risque encouru par les fermiers hébergeant cette activité : repérage de la ferme par les services gonio et dénonciation par celui qui pouvait être un agent infiltré.

Pourtant en neuf mois — d'octobre 1943 à juin 1944 —, 42 opérateurs ont été ainsi mis à la disposition des réseaux de l'Action et aucun incident grave n'est venu perturber le fonctionnement de cette étrange école... »

Que de fois le destin n'a tenu qu'à un fil...

Avril 1943. J'accompagne de Lyon à Montélimar le radio Salmon W Iroquois. Le train s'arrête à Vienne, et les autorités allemandes pénètrent dans les wagons pour un contrôle d'identité.

Nous présentons au policier allemand nos papiers, et après un examen attentif il nous les rend, satisfait, mettant un terme à notre anxiété.

Il y a dans notre compartiment une troisième personne, fort bien habillée, à l'air distingué et manifestement sûre d'elle. L'homme exhibe une carte d'identité barrée de tricolore, et la tend à l'Allemand qui l'examine avec perplexité, s'y attarde, puis nous redemande nos propres cartes, et se livre à des comparaisons entre les nôtres et celle du troisième personnage.

Sur ce, il déclare à ce dernier : « Monsieur, carte d'identité pas bonne. Voilà bonnes cartes, ajoute-t-il, en lui montrant les nôtres. Vous descendre du train et venir avec moi ». Le personnage proteste avec véhémence, et s'avère être un fonctionnaire du gouvernement de Vichy. Mais rien n'y fait, l'Allemand tient bon, l'oblige à descendre du train et nous les voyons entrer ensemble au commissariat de la gare. Le train repart, et nous poussons un soupir de soulagement en riant de cette rocambolesque aventure. L'explication est toute simple : la validation des cartes d'identité devait être postérieure au 20 octobre 1942, et nos fausses cartes étaient bien sagement validées comme il convenait. Et l'honorable fonctionnaire de Vichy avait une carte antérieure à cette date et n'avait pas pris le soin de valider sa carte au demeurant parfaitement authentique.

Une histoire exemplaire

Enfin, pour illustrer ce qui précède, voici l'histoire — inédite — d'un radio de l'Action.

Jean-Baptiste Allard était opérateur radio dans la Police parisienne quand la guerre éclata. Il servit d'abord dans le réseau Alliance puis gagna Londres où il suivit un stage avant d'être parachuté en Normandie, en septembre 1943, pour assurer les liaisons du Délégué Militaire de la région M.

Après des tribulations sans fin arrive la période décisive. Le débarquement allié se produit. Allard, pseudo « Indou », est seul avec son groupe de quatre personnes.

L'Abwehr et la Gestapo, déchaînés dans le péril qui était le leur, ont arrêté et fusillé tous les chefs d'Indou.

Sans commandement, poursuivi avec acharnement car il ne cesse pas ses émissions, s'éloignant des maquis qui craignent d'être repérés, se déplaçant au milieu d'une densité incroyable de troupes allemandes, il gagne le couvert des bois et là, sans argent, sans moyens, se déplaçant sans cesse, il monte un réseau de renseignements pour pouvoir répondre aux demandes pressantes de l'Etat-Major Allié.

Et les renseignements qu'il passe alors sont d'une extraordinaire importance : emplacement de rampes de V I, mouvements de troupes, mouvements ferroviaires, alimentation de la bataille en armes et en munitions par tous moyens et notamment par des bacs sur la Seine, etc. Il se replie avec les troupes allemandes et poursuit son activité, envoyant des dizaines de télégrammes par jour, codant et décodant sans relâche jusqu'au 26 août 1944, date à laquelle son dernier émetteur est saisi par les Allemands. Il réussit à se dérober à l'arrestation et se présente alors aux avant-postes de l'armée canadienne où, son pseudo étant connu de tous, il est reçu en triomphateur.

Cette aventure d'un petit groupe isolé au milieu des troupes ennemies, qui dirigeait les coups de la plus formidable armada de tous les temps m'a frappé et nous avons voulu en savoir davantage.

Un participant de ce groupe m'a dit : « Nous menions une vie difficile mais nous étions encouragés par la satisfaction que nous témoignait le commandement et aussi par le fait que les objectifs que nous désignions étaient souvent détruits dans les trois heures. Quant à Indou, c'était un homme calme et réfléchi, qui tempérait notre ardeur ».

La conduite héroïque d'Indou résume dans sa simplicité toute l'histoire de la radio clandestine.

Elle a été d'une extraordinaire utilité puisqu'elle a permis au milieu d'une bataille d'une violence inouïe et d'une issue encore incertaine de guider les troupes de l'avant et de détruire une masse considérable d'approvisionnements ennemis.

Elle a été d'un péril extrême, puisqu'Indou était recherché désespérément par l'ennemi dans ses propres rangs. Elle a témoigné d'une maîtrise exemplaire dans l'accomplissement d'un travail exact et minutieux en dépit de conditions matérielles extrêmement difficiles.

Elle a été ignorée, puisque c'est la première fois qu'on en publie le récit, tandis qu'au contraire — et à juste titre — les exploits des maquis de Normandie ont été pleinement glorifiés dans maints ouvrages. C'est en effet le sort constant des activités radio de rester ignorées, toutes les fois qu'elles fonctionnent à la satisfaction des services qu'elles desservent. Tout ce qui précède est entièrement inédit, notamment l'activité d'Electre, celles des transmissions de l'Action, et celle de l'école des radios en territoire occupé.

Il en fut question seulement dans l'éloge funèbre qui fut fait de Tibor Revesz-Long, le dernier Inspecteur national des transmissions de l'Action et de Jean Roy, qui mit sur pied au BCRA l'organisation de ces transmissions.

Il en fut question encore au cours de la cérémonie de remise de la Croix de la Légion d'Honneur à l'un des trois opérateurs d'Electre, lequel opérateur avait modestement repris sa place à la table de trafic qu'il occupait dans une compagnie radiotélégraphique internationale avant la guerre. A cette occasion, et pendant la durée de la cérémonie, le trafic international de la France fut interrompu, si bien que le monde entier se trouva associé, par ce silence des ondes, à l'hommage qui était rendu à un brave.

Nous ne saurions terminer ces lignes où fut évoquée l'importance capitale de la radio clandestine pour la Résistance et le mérite des opérateurs qui l'ont pratiquée, sans révéler aux jeunes qui nous liront quelle était en définitive la véritable récompense des radios clandestins.

Cette récompense, c'était le sentiment enivrant d'entrer en contact physique avec le monde de la Liberté.

Les jeunes d'aujourd'hui ne peuvent pas se représenter l'atmosphère d'un pays écrasé par la défaite et occupé par l'ennemi, soumis à la honte et à la misère, abreuvé des mensonges de ceux de ses citoyens qui se déshonoraient aux hauts postes de l'Etat.

Rencontrer un homme qui venait de la France Libre, attendre sur un terrain d'atterrissage nocturne l'avion qui arrivait « de Londres », c'était déjà l'occasion d'une vibrante émotion. Mais tenir au bout de son manipulateur la Centrale de Londres ou d'Alger, dire à ces amis lointains, au risque de sa propre vie, tout ce qu'il importait de leur faire savoir, être vis-à-vis de ses camarades celui qui a le contact à tout moment de son choix avec la terre de la Liberté, c'était une joie qui ne peut pas se décrire.

Un radio parmi d'autres

René Bouvret, alias Opel, Chinois, Martial, radio de la WT

Originaire d'Arc-les-Gray en Haute-Saône, René Bouvret était entré à l'école de l'armée de l'air à Rochefort, et en était ressorti breveté radio, comme son camarade Albert Meckies, alias Ford, puis Basque. L'invasion de la zone dite libre l'amène à quitter l'armée, et en janvier 1943, il s'engage dans la Résistance avec Meckies.

Affecté au pool de transmission WT placé sous l'autorité de Jean Moulin, il devient Martial. Très vite, son expérience s'avère essentielle, et il émet depuis plusieurs centres de transmission tels que Louhans, Ambérieu, Montélimar et combien d'autres encore.

En juin 1943, la WT est placée sous la responsabilité de Mec W, Chrysler, puis Nippon, radio parachuté de Londres de son véritable nom André Montaut²⁵. Un jour Nippon demande à Martial d'assurer une liaison radio avec Londres particulièrement urgente et il est convenu d'émettre depuis Dieulefit dans la Drôme. Martial et l'agent de liaison Marcel assurant quotidiennement la liaison Lyon-Montélimar, prennent le train pour Montélimar. Arrivés sur place, de nombreuses difficultés surgissent :

— le transporteur assurant la liaison Montélimar-Dieulefit, n'est pas là car il ne peut circuler le dimanche,

— la boîte aux lettres, en l'occurrence le gérant de la coopérative agricole lui aussi absent, ne peut être utilisée.

²⁵ Mec W avait été parachuté avec son chef de mission, le capitaine Georges Weil, le 28 mai 1942 en zone occupée. Dix-huit heures après son parachutage, Georges Weill était arrêté par les Allemands et se suicidait aussitôt en avalant sa pilule. Son chef de mission arrêté, et sans autre contact, Mec W rejoignit l'Angleterre en passant par l'Espagne, pour recevoir une nouvelle mission. Au cours de cette seconde mission, Mec W fut arrêté le 21 juillet 1943, et tué.

La liaison routière Montélimar-Dieulefit n'étant pas assurée le dimanche, il n'y a donc aucune possibilité de rejoindre le lieu d'émission malgré toutes les recherches de Martial pour rejoindre Dieulefit.

Il décide alors de rester sur Montélimar pour aviser de la situation car une vacation avec Londres est prévue le soir même. Un gîte est offert aux deux hommes dans un hôtel réquisitionné par les autorités italiennes et allemandes, mais dont plusieurs chambres sont disponibles. La patronne de l'hôtel accepte de louer une chambre à Martial qui lui est recommandé par un cheminot de la gare de Montélimar. La chambre est située dans l'annexe du bâtiment principal occupé par les Italiens et les Allemands. Soudain, de cette chambre, Martial découvre que les pièces occupées par l'ennemi comportent des installations de transmissions. Cela lui donne l'idée d'émettre depuis la chambre, malgré les risques que cela comporte. Marcel, son agent de liaison, va chercher le poste émetteur type Mark II et installe l'antenne dans la chambre.

Martial branche le poste et dès que l'heure d'émission est arrivée, il entre en contact avec Londres et émet, tandis que Marcel assure sa protection rapprochée. Martial a pu ainsi passer les messages urgents dont il était chargé. Il est certain que la radiogoniométrie ennemie l'avait détecté, mais que l'antenne de transmission italo-allemande avait gêné sa détection. Martial connaissait les risques qu'il prenait, mais sa conscience professionnelle était la plus forte. Il était toujours armé lors des émissions et avait déclaré à ses amis du Réseau qu'il ne serait jamais pris vivant.

Lors de l'arrestation du chef de la WT, Montaut, Martial s'est trouvé un moment isolé, mais a repris rapidement ses activités grâce à Indien ou Buick, instructeur-radio qui avait conservé le contact avec Londres. Fin 1943, Martial se trouvait dans la région d'Ambérieu, Culoz, Chambéry.

Le 4 janvier 1944, lors d'une émission dans la région d'Hauteville dans l'Ain, Martial pourtant prévenu qu'il est repéré, est surpris par les services de détection et la Gestapo. Il a le temps de prévenir Londres et de détruire son poste émetteur. Puis il fait feu sur les Allemands et en abat trois, avant d'être abattu lui-même. Le même jour étaient arrêtés dans la même région, les radios Albert Meckies Basque, et Slovene dont l'identité réelle n'est pas connue.

Ainsi mourut René Bouvret, opérateur radio Région RI, Compagnon de la Libération à titre posthume.

Maurice BIDEAU
Médaillé de la Résistance
Responsable des agents de liaison de la WT
dans la région de Lyon

« Le service radio, auquel Julitte avait donné sur place un début d'organisation, fonctionnait également sous la coupe du délégué, passant à Londres et en recevant chaque mois des centaines et plus tard des milliers de télégrammes, déplaçant sans cesse ses postes repérés par les appareils de détection de l'ennemi et comblant à mesure les lourdes pertes qu'il subissait ».

Général DE GAULLE
Mémoires de Guerre

« L'échange de demandes et d'informations entre l'Etat-Major de Koenig et les réseaux sont transmis immédiatement par un système radio bien agencé ».

Général DE GAULLE
Mémoires de Guerre

Félicitations adressées par le général Bedell Smith, chef d'Etat-major du général Eisenhower, aux radios clandestins.

« Je pense qu'il est opportun de vous transmettre les félicitations de notre commandement pour les magnifiques résultats obtenus par ceux qui ont voué leurs efforts, et dans de nombreux cas leur vie, afin de fournir continuellement aux alliés un flot constant de renseignements et, en dépit des énormes risques courus par ceux qui poursuivaient leur tâche, ils continuèrent jusqu'à ce que, dans bien des cas, les groupes d'agents fussent débordés par l'ennemi. L'on m'a signalé que ces organisations ont expédié de France par la radio clandestine au cours du seul mois de mai 1944, 700 rapports télégraphiques bien que chaque émission effectuée fût en elle-même un risque pour l'opérateur. »

ADDENDA ET ERRATA

Les transmissions radio clandestines

L'historique des liaisons radio de la Résistance, page 231, doit être corrigé et complété comme suit :

Le responsable d'Electre qui se présenta à Londres en janvier 1943 n'était autre que son fondateur, Jean Fleury, pseudos Panier, Grec, Latin 1.

Après la mission du Colonel Passy à Paris, en mars 1943, Jean Fleury fut nommé Inspecteur National des Transmissions de l'Action.

L'ingénieur qu'Electre envoya alors à Londres s'appelait Jean Roy. Jean Fleury et lui conçurent ensemble pour l'Action le plan ambitieux exposé paragraphe 6.

De retour à Londres en septembre 1943, Jean Fleury fut nommé Chef des Renseignements du BCRA et il s'employa alors à créer, pour les Renseignements, des centres de transmissions clandestines sur le même modèle que ceux des Réseaux Action.

Jean Fleury est l'auteur du chapitre de ce livre sur les Transmissions radio clandestines. Il siégeait au Conseil de l'Amicale Action et nous a quittés le 20 octobre 1985.